Photographier l'invisible avec Stéphane

invisible aux yeux de qui ?

Entre ce qu'il a perdu, ce qu'il espère accomplir, ce qui tantôt l'accable, tantôt le relève… Et si le chemin qui mène Stéphane vers les autres était aussi celui qui le rapproche de son rêve de toujours ?



Un Récit PERSONNES
Le média qui écoute

À l'école, cette école de la République faite de classements et de jugements, de notes et d'évaluations, la place de Stéphane était toute trouvée. À l'extérieur. Les nuages de craie se dessinaient pour lui sur le ciel bleu plutôt que sur le tableau noir. Ces formes-là, lui qui voulut à huit ans être météorologue, lui parlaient peut-être plus que des lignes qu'il ne distinguait pas toujours très bien avec ses problèmes de vue. « *Déjà des envies de rester dehors plutôt qu'enfermé dans une classe à écouter et que le temps passe.* » Alors, à force d'« élève dissipé », de « ne se concentre pas », et bien que « *voulant ramener la moyenne à mes parents car cela me faisait chier de les décevoir* », à 15 ans, l'école de la République et Stéphane se sont séparés.

Stéphane a toujours vécu à Pont-à-Mousson, à vingt-cinq kilomètres de Nancy, seul enfant avec son père garagiste et sa mère au foyer, dans cette ville rurale et sa grosse usine Saint-Gobain. Alors, lorsque l'école le lâche, c'est pour le laisser sur un chemin de traverse, « *Une année sabbatique pour me déconnecter du monde extérieur. J'avais un ordinateur sans connexion Internet. Je me suis intéressé à la photographie, à travailler sur des logiciels, à écouter de la musique, à écrire. Et à un moment je me suis vraiment isolé dans ce petit monde que j'étais en train de me créer. Mes parents voyaient ce que je faisais en photographie. Ils voyaient bien que je faisais quelque chose. J'ai eu mon premier appareil photo.* »

L'isolement devient un problème psychologique. Spasmophilie, acouphènes, fatigue nerveuse, cinq années de Rivotril. Le chemin de traverse mène sur les chemins de la forêt pour aller prendre en photo insectes, animaux, végétaux et bourgeons. Une vocation que l'école avait enterrée de longue date. « *Les profs m'ont dit que j'étais nul, un bon à rien. À force vous vous en certifiez* ». Ces appréciations répétées tiendront lieu de certificat d'études à Sébastien… « *Tant qu'on a encore un peu de ressources, autant arrêter là et chercher tout seul* ».

Deuxième institution, la Mission locale. Un début de resocialisation, mais à nouveau une incompréhension. Et dans le même temps, Stéphane perd sa maman à dix-huit ans et voit son père entraîné dans le deuil et la maladie. Le refuge s'est partiellement vidé et ceux qui restent pleurent l'absente. Il faudra quitter cet appartement de toujours et voir l'immeuble disparaître. L'occasion aussi d'un nouveau départ. Mais en cette année 2017, c'est son père qui disparaît à son tour. « *C'était fini. Avec l'aide de mon père j'avais mis en place une autoentreprise pour de la photo, mariages, anniversaires, événements, presse-book. Cela s'est effondré avec tout ce qui s'est passé. En 2017 tout s'est pété la gueule.* » Il y aura une main, une amie, pour essayer de retenir Stéphane autant qu'elle le pourra. Jusqu'à ce qu'il accepte d'être suivi. Deux années pour se reconstruire et commencer à aller mieux, pour entrer dans le confinement du COVID.

« *J'ai continué à aller en forêt pendant le COVID. On n'est pas des clébards.* » Après, c'est comme pour tout le monde, l'envie de se relancer. Se remettre à l'écriture, à la photographie. S'impliquer dans un réseau de compétences. « *Des gens qui vous redonnent la confiance, qui ont de l'intérêt pour vous, cela vous rend responsable. À partir de là on réduit notre envie de faire des conneries, de se nuire, de nuire à son capital santé.* »

Alors, lorsque son assistante sociale lui propose d'intégrer le conseil consultatif des allocataires du RSA, « *Les grades sociaux ont commencé à monter. Les grades sociaux. On se dit la personne vient de nulle part et je vais dedans, je ressors de tout ça, maintenant ça marche. Comme si miraculeusement tout allait s'arranger tout de suite. Cela va prendre beaucoup de temps, j'ai fait beaucoup de progrès, mais on ne s'en sort pas vraiment. C'est un combat de tous les jours. Je dois encore me battre avec mes démons pour éviter de plonger. C'est moins violent qu'à l'époque mais c'est encore compliqué. La dépression que j'ai entamée en 2016, c'est une maladie et on doit vivre avec. Mais elle revient, une nuit, une journée, ou des semaines entières.* »

Avec le conseil consultatif, « *je ne suis pas si antisocial que ça et j'ai une certaine envie d'aider les autres. D'être utile. (…) Et j'ai beaucoup d'activités en parallèle. Des activités bénévoles qui me rendent utile. Si je ne peux pas être utile pour moi je peux l'être pour les autres.* » Et il faut à Stéphane s'y accrocher, car à côté, « *Si j'ai une baisse de moral je n'ai personne. Je n'ai plus personne. La seule épaule que j'ai ce sont les quatre murs de chez moi. Et je ne vais pas étaler mes problèmes à quelqu'un. C'est le travail des psychologues. Les assistantes sociales en prennent déjà assez plein la tête. Mais on se rend compte que même les psychologues ont des idées fermées et on peut en arriver à ne plus leur parler. On se sent presque pris par des ordres. J'ai l'impression que certains médecins ou psychologues s'en foutent. Prenez des cachetons et c'est bon.* » Alors que « *au conseil on découvre des vies, des parcours. Et quand on arrive à être en confiance on se pose des questions de savoir « comment tu as fait ». On s'aide rien qu'en se parlant, sans se donner des conseils. On se pose des questions et en côtoyant ces personnes on arrive à trouver des réponses. Ces passés qui sont gravés en nous, nous rapprochent.*

Nous avons eu des vies très différentes mais nous nous complétons. On a vraiment cette ressemblance dans l'amabilité, dans la modestie du respect de l'autre. On se respecte mutuellement, on n'a pas de ces préjugés, cette espèce de racisme de la situation précise, t'es comme ci, t'es comme ça. Chaque situation est vraiment unique. On se remémore ce que l'on a vécu mais on ne se le remémore pas de façon négative. »

Aujourd'hui c'est un projet à vocation professionnelle qui se précise. « *Je suis dans l'optique de faire un projet bien précis sur quelque chose qui était tabou pour moi et qui maintenant ne l'est plus du tout. Cela pourra permettre la parole. Je compte le faire dans les prochaines années. Le projet photo que j'avais en 2016. Il ne reste plus que le réseau de personnes intéressées qui doit être mis en place. C'est difficile d'avoir des gens sérieux sur ce domaine-là.*



Alors le projet de photographie est toujours là. Il a survécu à toutes ces années, à toutes ces épreuves. « *La photo est là depuis 2005 et c'est une continuité, elle n'a jamais vraiment disparu. C'est l'œil. Et quand on retombe dessus plus tard, vous la retravaillez un peu, la mettre à la façon de ce moment, vous remettre dans l'état d'esprit de ce moment-là et y remettre vos lumières. Une humeur a une couleur. Donc cela nous fait réagir. Cela me rappelle un moment où je me sentais plus ou moins bien. On travaille la photo pour montrer la chose telle qu'on l'a vue. Chacun a son propre regard. Vous donnez 10 appareils photo à 10 personnes, les 10 personnes vont prendre des photos différentes. Lumière, couleur, pause, chacun va choisir sa position, etc.* »

Et c'est à vocation professionnelle, pour des expositions, potentiellement faire une association avec divers artistes. Dans le meilleur des cas, pouvoir avoir un collectif d'artistes qui mettent à profit leurs valeurs. Un projet qui associe l'histoire, la poésie, la littérature autour d'un sujet. Je mène un travail de recherche pour cela. J'ai toute la construction de l'exposition. Le projet pessimiste, ce serait l'exposition sans suite. Le projet positif, c'est l'exposition avec des suites. C'est à ce jour l'unique projet. J'ai un goût d'inachevé dans la photographie et je ne veux pas y rester. On ne peut pas rester avec cette amertume. Je ne pourrai rien faire d'autre. »

Oui, il y a un non-dit ici. Le sujet même de ce travail. Trop stigmatisant ? Ce sera tout le défi de ce projet que de permettre d'en parler sans lâcher la meute des tabous et préjugés.

Après ces années d'épreuve, après la maltraitance de certaines institutions de la République, après bien des jugements qui étaient autant de condamnations, Stéphane tient un fil. Un fil très fin, un fil qu'il sait long encore à remonter, mais un fil fait de ce sentiment essentiel d'utilité, un fil consolidé avec des vérités toutes crues. « *« Vous devez vivre avec votre passé, vous devez cohabiter avec lui. Mais vous ne devez pas vivre dans l'ombre de votre passé. » Je comprends maintenant cette phrase que m'avait dite une psy. Il faut avoir la force de ne pas avoir honte de dire que nous avons des ressentiments. On met les gens à rude épreuve. Je pense que les gens renferment de plus en plus leurs ressentiments. C'est un bac de lessive sale, on procrastine le moment où on doit travailler cela. Nous ne sommes pas faits pour garder nos ressentiments. Quand on a ce moment de lucidité, de réalisme, je dois travailler sur ma façon de me comporter, c'est une victoire pour la suite. La canalisation des ressentiments, tout le monde devrait apprendre à le faire. Cela permettrait du bien-être. On le voit, cela se ressent, les gens qui sont dans un mal-être. Travailler sur soi devrait être indispensable pour tout le monde, pas que pour un allocataire du RSA. Nous vivrons tous des traumatismes. La perte des parents le corps n'est pas prêt à cela. La perte, le deuil, cela se travaille. Le travail ne résout pas les problèmes de santé, et surtout pas de santé mentale. Le travail peut nous apporter de l'épanouissement, mais il ne soigne pas et si cela n'a pas de sens, encore moins. L'écoute des assistantes sociales est mémorable pour les citoyens. Ce sont des femmes extraordinaires.* »

« *Moi, souffrir de dépression je sais ce que c'est. C'est indescriptible d'être aussi malheureux que cela. Avant de vivre ces traumatismes-là, on se sent invulnérable car on a toujours eu le contrôle de ses actions, de son mental. Mais du jour au lendemain c'est comme si notre cerveau était déconnecté et on est dans l'incapacité ; même de se lever. C'est atroce. En dix ans de temps, je l'ai vécu. Pourquoi moi ? Pourquoi avoir vécu autant de merde ? Maintenant, c'est arrivé. C'est arrivé. Mais pourquoi on m'a infligé autant de souffrance pendant ce temps ? Cela fait aussi parfois partie de ces cauchemars qui me hantent.*

Un ressentiment c'est interne. Ce ressentiment peut être un sentiment. Une sorte de mélancholie ou de tristesse qui n'est pas vraiment explicable. Et ces gens sont incompris. On leur dit qu'ils le font exprès et sont fainéants. Ce sont ces ressentiments de tristesse et de mélancholie dont je parle. Le moindre mouvement quotidien c'est comme si vous faisiez trente kilomètres à pied. Et dans ces moments-là on n'a pas forcément conscience des conneries que l'on peut faire, comme des mélanges d'alcool et de médicaments. Là on se sent invulnérable alors que c'est là qu'on l'est le plus. Et c'est là que d'un point de vue de santé ça passe ou ça casse.

La santé mentale est un handicap que l'on ne prend pas au sérieux et c'est un truc qui me touche.

J'ai jamais été quelqu'un de triste. Et d'avoir connu la tristesse je ne veux plus revivre ça. J'ai perdu les deux personnes les plus importantes de ma vie. J'ai vécu le pire, c'est indescriptible à tous les étages. On est vraiment dans un monde irréel, on a la froideur des médecins, du corps médical, c'est un monde parallèle, on a l'impression que c'est un

cauchemar et que l'on va se réveiller. J'ai mis du temps avant d'en parler. Des années pour en parler sans pleurer. Maintenant j'en parle comme une blessure de guerre. C'est toujours là. Mais maintenant on vit avec. Cela continue. Dans mon comportement cela me bloque encore. J'ai encore une certaine ignorance dans ma motivation. Parfois j'ai envie d'ignorer que je suis motivé à faire quelque chose. Tu vas transformer la mélancolie des moments que tu as vécus avec tes parents en tristesse. Alors mon cerveau se met en off et j'ignore tout, jusqu'à mes motivations, et je me réfugie dans la musique. Il m'arrivait parfois d'écouter huit heures de musique non-stop. Cela m'arrive. J'ai parfois cette question : pourquoi je n'arrive pas à faire ce que pourtant je veux faire. Comme s'il y avait un blanc qui se mettait dans ce temps de ma vie. Et peut-être que quelques heures après cela se remettra en marche. Comme une lente mécanique qui se remettra en marche. Une sorte de détachement de l'esprit avec la façon chronologique, cérébrale, de faire les choses. Que sont ces moments ? Flottement ? Déprime ? Questionnement ? Je ne sais pas. »

Alors à la fin, Stéphane ira un peu plus loin dans le dessin de son projet. « P*ar la suite je ferai peut-être des portraits photos de personnes qui ont des troubles psy, car ce sont des maladies invisibles. On les sous-estime. On les voit pas. On a même tendance à les négliger. Cela fait partie de mon projet de montrer ces choses-là. (…) Les maladies mentales, les troubles mentaux, sont aussi des maladies invisibles. Nous ne sommes pas des bêtes de foire, toutes ces personnes qui ont des choses un peu interdites, qui n'osent pas dire du fait de jugements, et qui ne devraient pas se cacher.* »

La photo toujours, pour voir ce que nous ne voyons pas au premier coup d'œil, ce que parfois nous ne voyons pas du tout, ce que nous ne voulons pas voir, et au passage, montrer comment il voit, lui, Stéphane, qui les scrute depuis si longtemps, ces fantômes de nos villes et de nos campagnes, de nos rues et de nos forêts. Montrer l'invisible pour exister.

Les Cahiers PERSONNES

ISSN 3098-6540

Les préjugés hurlent,
écoutons plus fort

Plaçons la reconnaissance et le respect dus à chaque personne au cœur de la vie publique.

Questionnons le « système » : nos organisations sociales, politiques et économiques ainsi que nos préjugés.